

—Oh mon maître, mon bon maître ! pardonnez-moi ! m'écriai-je en me jetant à genoux devant lui, et couvrant ses mains de larmes. Mais, mon Dieu ! que vous est-il donc arrivé, que vous soyez ainsi seul, loin des vôtres ?...

—Il m'est arrivé de grands et terribles malheurs ! me répondit le marquis en relevant la tête, et levant les yeux vers le ciel avec résignation. Dieu l'a voulu ! que son saint nom soit béni ! et qu'il me donne la force et le courage de me soumettre.—Tu l'avais deviné, mon pauvre Warek, continua-t-il en me faisant relever et asseoir auprès de lui, je n'étais point heureux !... Pourtant j'étais riche !... bien riche ! plus que millionnaire !... J'étais l'homme envié de tous !... Pauvres gens, qui ne voient pas ce que l'or peut cacher de souffrances et de douleurs !... et ce qu'il en apporte aussi !... Car, avec son immense fortune, ma femme fit entrer dans ma maison tous les vices avec elle. Elle était joueuse, elle était coquette, elle était dissipée ; et, comme sa mère, mon fils fut dissipé, débauché et joueur !

—Si tu savais, Warek, ce que j'ai souffert !... Oh non ! c'est impossible à comprendre !... Mon nom flétri !... ma réputation déchirée !... ma maison un enfer !... Tout cela exprime faiblement la honte et la douleur dont je fus abreuvé... Que te dirai-je encore ! A la suite d'une orgie, mon fils se battit et fut tué par un de ses camarades de débauche. On le rapporta mourant chez moi... Alors sa mère... sa coupable mère... comprenant que c'était elle... elle seule qui avait assassiné son enfant... se tua de désespoir ! la malheureuse !... elle avait oublié Dieu !...

—Tu sens, n'est-ce pas, tout ce que je dus souffrir ? reprit le marquis après quelques instants de silence, interrompu seulement par nos sanglots ; alors je voulus quitter Paris, quitter même la France ; mais pendant longtemps encore je fus rivé à cette chaîne sanglante. L'inconduite de la marquise et de son fils avaient dérangé notre fortune ; et il me fallut chercher à y mettre de l'ordre, car de tout ce désastre j'avais sauvé ma fille, mon enfant bien-aimée, à laquelle je devais conserver un avenir. Heureusement, par mes efforts, j'y arrivai tant bien que mal, et maintenant tout est prêt pour notre départ.

Parmi les débris de l'immense fortune de la marquise, se trouve une habitation à la Pointe à Pitre, habitation susceptible, me dit-on, d'une grande augmentation, si une main intelligente la faisait valoir. J'ai besoin de distraction, et le travail n'est-ce pas la distraction la plus douce et la meilleure de ce monde ?... Je pars

donc avec ma fille ; qui auprès de sa gouvernante m'attend à Nantes ; mais avant de quitter la France, peut-être pour toujours, car quel est celui qui connaît les desseins de Dieu ? j'ai voulu venir te voir, t'embrasser, te presser sur mon cœur, comme le dernier parfum de la patrie que j'abandonne. Adieu, ami, ajouta-t-il en m'ouvrant ses bras, remercie Dieu de t'avoir fait naître humble, c'est là seulement que se trouve le bonheur.

—Et après nous être tendrement embrassés, nous nous séparâmes de nouveau, Charles et moi, avec la douloureuse pensée que nous ne devions jamais nous revoir.

Comme rien n'arrête le temps dans sa marche terrible, ni les joies ni les douleurs, de longues années s'écoulèrent encore, et des événements tristes et heureux vinrent les marquer avec des larmes ou avec des sourires. Pour ma part je perdis ma bonne, ma vénérable compagne, je mariaï ta mère et tu vis le jour, mon fils.

Quant au marquis, les nombreuses lettres que je reçus de lui me le montraient complètement heureux et je le crus !... Cette fois j'avais raison de le croire, car il avait prospéré de toutes façons. Sa fortune s'était complètement rétablie, sa santé était entièrement remise, et sa fille !... Sa fille semblait un ange, que Dieu, dans sa miséricorde, lui avait envoyé pour effacer toutes ses peines, pour lui faire oublier toutes ses douleurs. Adoré de ses nègres, qu'il traitait comme des enfants, la vie lui semblait maintenant si douce, qu'il croirait, disait-il, porter un défi à la Providence, s'il songeait jamais à quitter cette terre, qui pour lui était vraiment bénie, et une dernière lettre m'apprit que Dieu mettait le comble à sa bonté en lui envoyant un gendre digne de sa fille adorée, et que ce mariage allait se faire sous peu de jours ; puis suivait un long détail sur le bonheur et les magnificences que cette union devait entraîner avec elle.

Une nuit, il y avait à peu près trois mois que j'avais reçu cette lettre, le tonnerre roulait dans le ciel, le vent soulevait les vagues de la mer, et la terre gémissait en tremblant ; quand la porte de ma chaumière fut violemment ouverte, et j'aperçus à la clarté d'un violent éclair un homme qui entraït portant une femme entre ses bras.

—Qui est là ?... m'écriai-je en sautant du lit pour m'élançer sur ma carabine.

—Moi !... Charles... dit l'inconnu, en déposant son précieux fardeau sur le lit que je venais de quitter et cherchant à réchauffer sa fille par ses baisers et ses caresses.

—Oui, Yves, oui mon fils, c'était le

marquis plus malheureux que jamais. Sa fille était folle !... Et voici l'horrible accident qui avait entraîné ce malheur bien plus horrible encore !...

—La veille du mariage, quelques nègres marrons ayant appris que l'habitation du marquis de Kéradeuc renfermait des valeurs considérables tant en argent qu'en pierreries, y avaient mis le feu au milieu de la nuit pour pouvoir piller à leur aise ; et la malheureuse jeune fille, arrachée à son sommeil par un bruit terrible, par des cris déchirants, et se voyant entourée de flammes, éprouva une terreur si violente, qu'elle tomba dans des convulsions affreuses, convulsions dont elle ne sortit que pour entrer dans un délire permanent. Rien ne put la rappeler à la raison, ni son père, ni son fiancé, tous deux échappés miraculeusement au désastre.

Alors le marquis espérant en la science de la Faculté, quitta la Guedeloupe pour revenir en France, et, comme un présage funeste, fut accueilli à son retour dans sa patrie par une effroyable tempête.

Voilà ce qu'il m'apprit en pleurant, et voilà pourquoi je quittai mon pays pour le suivre.

Depuis quelques années nous sommes renfermés dans cette maison avec la malheureuse enfant, sur la santé de laquelle tous les remèdes ont échoué ; de temps en temps elle éprouve quelques jours de calme, et la musique, son unique occupation, lui plaît et l'enchanté ; mais pendant d'autres elle tombe dans les convulsions affreuses dont elle a été saisie pendant l'incendie, et alors ses cris déchirent l'âme et font horreur tout à la fois. Son malheureux père, voyant que les hommes impuissants pour lui sauver sa fille, s'est tourné entièrement vers Dieu : sa fortune entière, fortune à laquelle il doit tous ses maux, est complètement dépensée en aumônes, et hors pour notre modeste nourriture et pour les fleurs et les fruits, qui seuls peuvent faire plaisir à notre pauvre malade, aucun argent n'est dépensé pour nous ; tout appartient aux pauvres, et la vie entière de mon maître se passe à rechercher le malheur pour le soulager et le guérir.

—Dis-moi maintenant, mon fils, dis-moi en vérité, lequel de nous deux a eu l'existence la plus heureuse ?

Comme Warek parlait encore, la porte s'ouvrit, et le jeune ouvrier vit s'avancer vers eux un vieillard si pâle et si triste, qu'il sentit dans son cœur s'élever vers Dieu un vif mouvement de reconnaissance pour la santé et la joie qu'il lui avait accordées.